

écriture

Suite et illustration de la réflexion sur « l'ordinaire et le littéraire »¹ ce texte part d'un regard critique sur un genre à succès dans de multiples domaines : le journal de bord. Il précède l'analyse d'une autre pratique ordinaire consacrée aux lectures enfantines : les carnets de lecteurs². Dans les deux cas se pose encore la question d'une écriture à la fois « laïcisée », c'est-à-dire allégée du poids de la croyance littéraire qui pèse sur les actes d'écriture mais aussi « antihéroïque », loin des recherches de prestige et des manipulations esthétiques de la langue.

Écrire sans héroïsme

*En littérature, on se gardera des charlatans de la construction des phrases. Leurs maisons ont d'abord des fenêtres et puis seulement des murs.*³

Karl Kraus

Outil aux multiples visages, l'écriture de terrain est utilisée comme instrument d'enquête dans les sciences humaines mais c'est aussi - et surtout - un genre éditorial à succès : carnets littéraires, carnets de croquis, journal de bord, journal de soi, cahier prêt à l'emploi... On la retrouve dans les ateliers d'écriture et bien sûr dans les pratiques privées de plus en plus vantées par la presse et les papetiers sous sa forme la plus exotique : le carnet de voyage.

Dans toutes ces dimensions, ces écrits nous posent la question de l'écriture, du réel et de la vérité. À moins que vous ne cédiez sans résister aux séduisantes sirènes de la post-modernité, qui nous chantent sans relâche sur tous les airs : « *le vrai est une notion dépassée, toute relative... la frontière entre fiction et expérience est une vieille chimère...* »⁴, cet article peut vous intéresser. Si le rationalisme reste votre cap, cette écriture de terrain peut vous poser problème car elle interroge votre disposition immédiate à l'exactitude, à la précision et à l'observation des faits.

Quel que soit le contexte, tenir un tel écrit sous-entend qu'on est *à bord*, et donc embarqué dans une galère quelconque qui nous emmène quelque part tout au long d'un itinéraire, qu'il soit long ou court, intellectuel ou géographique, intérieur ou extérieur. Si l'écriture intime immobilise, le journal de bord remue. Il donne l'opportunité d'approcher les lieux de l'expérience au plus près et de réduire ainsi la distance entre l'espace de l'écriture et celui de l'action.

¹ Voir *L'ordinaire et le littéraire*, A.L. n°85, mars 2004, pp.34-42

² À paraître dans les prochains A.L. n°88 de décembre 2004

³ Karl KRAUS, *Dits et contredits*, Éditions IREA, 1993, p.137

⁴ Voir Jacques BOUVERESSE, *Rationalité et cynisme*, Les Éditions de Minuit, 1984 ainsi que *Prodiges et vertiges de l'analogie, De l'abus des « Belles-lettres » dans la pensée*, Raisons d'agir Éditions, 1999

Outil de recherche ou écrit de soi, le journal de bord se veut un espace de récupération de traces graphiques de l'expérience. Peut-être ne faut-il pas lui en demander plus et surtout parvenir à éviter qu'il devienne une fin en soi. Dans bien des cas, l'écriture se substitue en effet à l'expérience : elle la dépasse en devenant l'acte principal.

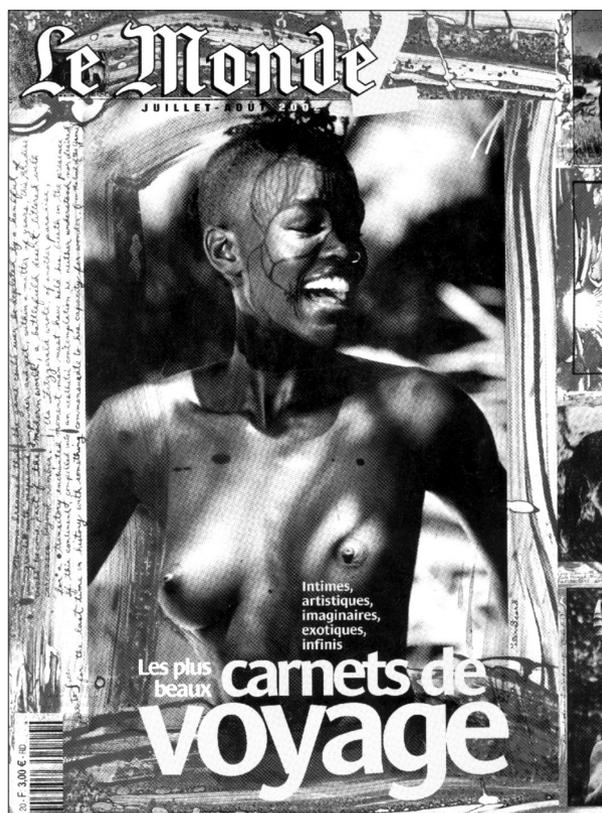
■ « Découvrez, vous aussi, pendant vos vacances, les joies du carnet de voyage ! »

Ce retournement de situation peut être jugé comme amusant, voire grisant ou très tendance - partir au Kenya pour le simple plaisir de tenir un carnet de bord ou même rester au bord de la piscine du camping de Palavas-les-Flots... D'un supplément vacances du *Monde 2* à *Femme actuelle*, la presse offre à tous les lectorats leurs modes d'emploi du carnet de voyage.

« Tradition ancienne (de Vinci, Delacroix, Signac...), sans cesse renouvelée, l'engouement pour le carnet de voyage s'affranchit du clan des spécialistes. (...) Alors pourquoi, cet été, vous ne vous initiez-vous pas, vous aussi, aux joies du carnet de voyage ? » encourage *Le Monde 2*⁵ ; « Et si vous profitez de vos vacances pour réunir vos souvenirs dans un carnet ? Des conseils pratiques et des astuces vous aideront à vous lancer » rassure *Femme actuelle*.⁶

Que retirer du choc social de cette convergence culturelle ? La comparaison entre les deux magazines mériterait une analyse plus approfondie : les cadres supérieurs, les intellectuels et les « ménagères de moins de cinquante ans » n'ont certainement pas la même expérience des vacances. *Le Monde 2* conçoit une couverture exotique dédiée au double charme « des plus beaux carnets de voyage » mais aussi - et surtout ? - à la nudité de la femme africaine. Pour la couverture de *Femme actuelle*, la femme reste blanche, simple nageuse en piscine, couverte d'un pudique maillot de bain et surtout préoccupée par d'autres tropiques : la cellulite, la gym et les régimes !

Et pourtant, les groupes de presse les imaginent volontiers dans les mêmes projets d'écriture. Comprendre l'écriture comme terrain de rencontre entre des classes de lecteurs distinctes permettrait de faire apparaître cette illusion si bien partagée de la pratique artistique - littérature, musée, musique... - comme universellement souhaitable pour toutes les catégories sociales, indépendamment de leurs conditions économiques d'existence. De



toute façon, elle ne peut être que source de bienfaits et de joies créatrices !

Trêve d'ironie, l'écriture de bord peut être un genre approprié à l'observation du réel : son rôle n'est pas de globaliser, ni d'expliquer mais de chercher et de retenir. Elle ne donne pas forcément des explications à l'expérience : elle peut être un simple outil de relevé de données. Météorologie, termes techniques, croquis, dosages de produits, mesures, datations... Il faut penser à ce qu'en font les techniciens dans le travail (marins, agriculteurs, archéologues, jardiniers, ouvriers, machinistes, ébénistes...). Informations brutes, pouvant même être incompréhensibles, le journal de bord est du côté de l'interrogation et de la suspension auxquelles se mêlent les impressions subjectives et personnelles. Proche du brouillon, il accumule une matière primitive dont on ne sait encore à quoi elle pourra exactement servir plus tard. Doit-elle forcément servir à autre chose ?

■ « Expliquer peut empêcher de voir ».

Des notes de terrain à leur utilisation, l'équilibre est fragile. Le risque de l'interprétation hâtive et de la récupération rapide nous guette à chaque ligne. Le reproche que faisait le philosophe Wittgenstein aux premiers ethnologues a déjà été cité dans le précédent article consacré à l'ordinaire et au littéraire : évoquant les faits et les observations rapportés de leur voyage, le philosophe identifiait un véritable danger de l'interprétation forcée voire détournée en signalant que ces ethnologues interprétaient la prétendue sauvagerie des *mentalités primitives* en fonction de leur propre intérêt.

Donnant à ce raisonnement une résonance dans le présent, Jacques Bouveresse écrit à ce propos que le fait d'*expliquer* les avait empêchés de *voir*. Il faut selon lui choisir : aborder les idées avec des idées préconçues, avec le désir et l'obsession de lire et d'entendre ce qu'on attendait ; ou bien simplement *regarder et voir* la réalité que tout le monde peut constater. Il y a selon lui, un choix majeur à faire : d'un côté la patience de l'écoute et de l'attention à des faits souvent catalogués comme insignifiants et de l'autre ce qu'il appelle *l'impatience du concept*.⁷

C'est ainsi que des notes de terrain peuvent aussi représenter de véritables barrières qui empêchent de voir ce

qu'il y a à voir. À la manière de ces personnes « *qui demandent continuellement pourquoi et qui sont comme des touristes qui se tiennent devant un bâtiment en lisant le [guide touristique] et que la lecture de l'histoire de la construction, etc., empêche de voir le bâtiment.* »⁸ Autrement dit, l'écriture de terrain peut aussi rendre aveugle.

Cette question de l'interprétation trop rapide est au cœur de la réflexion critique sur la pensée contemporaine et ses liens tragiques avec des champs qui séduisent tant d'intellectuels et de chercheurs (devenus pour certains *intellectuels de parodie*) : le journalisme, le médiatique, la publicité et l'économie libérale⁹. Pour sortir de l'ingrat anonymat des revues spécialisées, des laboratoires et des salles de cours, rien de tel qu'une bonne cure de médiatisation.

■ « Le beau ne remplace pas le vrai. »¹⁰

Il est important de s'interroger sur cette écriture de bord. Qu'y cherche-t-on véritablement : l'expérience ou l'esthétique ? Le vécu ou l'écriture ? L'observation ou le littéraire ? Plutôt qu'un outil de création et d'invention, le journal de bord est d'abord un espace d'expériences où se note sous toutes les formes ce qui se vit. Cela n'exclut nullement la fantaisie, l'imaginaire et les références culturelles : le fait de s'attacher à la réalité extérieure et quotidienne permet seulement de limiter les impacts culturels trop littéraires ou trop artistiques. Cependant, il existe un risque un véritable risque d'*impatience esthétique et littéraire*. Derrière l'écriture prétendument spontanée ou naïve de l'observateur, il y a un

⁵ « Au pays des carnets de voyage », *Le Monde* 2, juillet-août 2002, p.71

⁶ « Carnets de voyages, un art à portée de main », *Femme actuelle* du 23 au 29 juin 2003, n°978, p.70

⁷ Jacques BOUVERESSE, *Le Mythe de l'intériorité, Expérience, signification et langage privé chez Wittgenstein*, Paris, Les Editions de Minuit, 1987

⁸ Ludwig WITTGENSTEIN, *Remarques mêlées*, TER, 1990, p.86.

⁹ Voir à ce sujet les analyses de Louis PINTO. Notamment : « Tel quel. Au sujet des intellectuels de parodie », « L'émoi, le mot, le moi. Le discours sur l'art dans le "musée égoïste" du Nouvel Observateur » et « Le journalisme philosophique », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°89, 88 (1991) et 101-102 (1994).

¹⁰ Jacques BOUVERESSE, *Bourdieu, savant et politique*, Agone, coll. Banc d'essais, Marseille, 2004, p.18

imaginaire culturel qui entretient une admiration pour l'activité artistique du créateur au travail. Les griffonnages stylisés fascinent le lecteur et l'amateur d'art : journaux, lettres, carnets de croquis, carnets de notes font ainsi l'objet de prescriptions plus ou moins explicites, quand il ne s'agit pas de véritables outils qui mettent sur la voie de l'imitation du « *travail en train de se faire* », du « *texte en train de s'écrire* »...

Les brouillons d'écrivains, les cahiers d'artistes et les journaux de voyage sont devenus de véritables objets patrimoniaux, honorés par les expositions, les recherches en génétique textuelle et les éditions prestigieuses. C'est pourquoi l'enjeu d'une telle écriture n'est pas anodin : il faut parvenir à ne pas en attendre *a priori* des formes déjà constituées et des fonctions déjà présentes avant même le démarrage du texte. De la même façon que *l'impatience du concept* empêche de percevoir des faits qui passent pour anodins, l'impatience esthétique et littéraire peut précipiter le journal de bord vers un destin attendu avant même d'avoir été construit.

Cette tendance contribue à brouiller les cartes. Dans les invitations à l'écriture, les carnets de bord pensés comme un acte artistique ou culturel sont souvent très trompeurs : ils détournent une intention initiale (observer les faits) pour la transformer en projet esthétique (produire du beau). Si on arrive à le penser comme un vrai itinéraire personnel, provoqué par une vraie exploration on peut arriver à éviter les recettes artistiques et littéraires auxquelles on succombe parfois. D'où l'importance d'essayer de prendre pour appui l'observation précise de ce qui est visible, l'écoute de ceux que l'on rencontre et la part d'expérience personnelle.

Encore faut-il comprendre les enjeux de ces quelques mots de Jacques Bouveresse pour qui « *le beau ne remplace pas le vrai* ». Une mauvaise foi de première catégorie suffit souvent à contredire une telle évidence en faisant passer le critère de la vérité esthétique avant tout autre.

■ « **Le passage à l'écrit transforme irrémédiablement l'expérience** »

Dans ses carnets ethnographiques de jeune professeur de sociologie devenu apprenti boxeur en 1988 dans les quartiers du ghetto noir de Chicago, Loïc Wacquant dit à quel point il semble difficile d'écrire le sport. La vérité

corporelle du corps en action échappe à la mise en texte. Il souligne ainsi avec pertinence la difficile association de l'action et de l'écriture.

« Il y a en fait une compréhension du corps qui dépasse - et précède - la pleine compréhension visuelle et mentale. (...) Il faudrait, pour décrire adéquatement le processus presque insensible qui mène à se prendre au jeu et à s'y investir (plus qu'on ne le souhaiterait parfois) (...) pouvoir citer in extenso les notes prises après chaque séance d'entraînement au fil des mois. Leur redondance même permettrait de faire saisir concrètement le lent glissement qui s'effectue d'une semaine sur l'autre dans la maîtrise des mouvements, la compréhension - le plus souvent rétrospective et purement gestuelle - de la technique pugilistique, et la modification qui intervient dans le rapport à son corps et dans la perception de la salle et des activités dont elle est le support. »¹¹

L'image que Loïc Wacquant donne de lui - retour d'entraînement, corps blessé, éreinté, cassé... mais faisant quotidiennement l'effort de noter des morceaux de notes sur son ordinateur - en dit long sur la course de l'écriture après une vérité du corps au combat qui s'éloigne au fil des minutes pour disparaître finalement. Pour éviter de risquer une réinvention trop tardive il faut prolonger le combat par quelques mots dans le carnet. Dans une note, il dit à quel point l'extrême sensualité de la boxe « *échappera à plus forte raison au lecteur qui ne peut entrer dans l'univers pugilistique que par l'intermédiaire de l'écrit. Or, le passage à l'écrit transforme irrémédiablement l'expérience qu'il s'agit de communiquer.* »

Si l'on poursuit cette logique de contraste entre action et écriture, entre vérité de l'expérience et remise en forme par le texte, on apprend à ne pas faire une confiance aveugle aux vertus des *belles lettres* quand il s'agit de rendre compte de pratiques dont la logique implicite est souvent bien plus proche du discontinu, du chaotique et peut-être même d'une écriture plus maladroite qu'élégante.

■ « **Rester aussi proche que possible de la parole.** »

Cette insatisfaction de la restitution écrite de l'expérience nous rappelle que l'accès à la connaissance du réel passe par d'autres outils que l'écriture : l'écoute de la parole. D'un côté, les sciences humaines ont fait, depuis le 19^e siècle, le succès des notes de terrain prises

en situation. De l'autre, les interrogations se développent sur les effets de l'écriture sur l'objectivité de l'observation.

Cette méfiance vis-à-vis des distorsions produites par l'écriture, Alban Bensa la reprend pour expliquer la manière dont Pierre Bourdieu a appris à se méfier des techniques habituelles de prise de notes que l'anthropologie a mise en place.

« *Les notes de terrain, chères à l'ethnologue, suffisent-elles (...) à saisir les méandres des points de vue successifs et souvent contradictoires affichés par ses interlocuteurs et interlocutrices quand on s'intéresse plus à leurs pratiques qu'à leur identité supposée ? Afin de réduire l'écart entre observateurs et observés et d'éviter les méprises qui naissent fréquemment d'une sur-interprétation des propos d'autrui, Bourdieu systématisera le recours à l'entretien non directif enregistré et fera ainsi une grande place à l'énonciation contextualisée.* »¹²

L'écoute de la parole contextualisée pour éviter les méprises de la surinterprétation : nous saisissons ici des limites de l'écriture de terrain, souvent signalées par ceux qui pratiquent l'entretien en situation. L'usage du crayon et du papier, comme c'est le cas pour une caméra, un appareil photo et même pour le magnétophone, ne peut en aucun cas être neutre. La situation est souvent faussée par la présence d'un outil qui transforme un moment ordinaire en instant de témoignage, d'explication et d'enregistrement. Pour neutraliser autant qu'il est possible l'acte d'observation et de compréhension, il s'agit de rester aussi proche que possible de la parole - ses hésitations, ses ponctuations, ses silences - en évitant surtout, comme c'est si souvent le cas dans les pratiques journalistiques de mettre un mot pour un autre, d'inverser les termes, de raccourcir une phrase.¹³

■ La « critique du savoir-faire graphique »

D'autre part, c'est le savoir-faire de l'écriture qui est ici en question : entre belles-lettres et expérience observée, entre écoute de la parole et réécriture de l'existence, il faut choisir. La raison graphique cohabite mal avec le verbe en situation et l'action vécue : « *Cette priorité accordée à la parole en situation nourrit en outre chez Bourdieu une autre critique du savoir-faire graphique : en anticipant sur les*

travaux de Jack Goody, il souligne combien les contraintes de l'écriture déterminent le point de vue scolastique au détriment de la parole en acte (...). »¹⁴

Cet effort de neutralisation est le même dans ce qu'il nomme l'objectivation participante¹⁵ - en opposition à observation participante. Il s'agit de bien se connaître en tant qu'acteur dans un espace d'activité et de réflexion : ma place, mes effets, mes pouvoirs, les pressions que je subis... C'est cette connaissance de soi et de sa place dans un espace donné qui est la condition de l'exercice de la science.¹⁶ Il s'agit d'éviter ces dangers de l'ignorance sur soi qui peut créer une distance infranchissable entre soi et ceux dont on parle.¹⁷

Cet effort d'explicitation autobiographique a été trop facilement interprété, après la mort de Bourdieu, comme un retour tardif à des démarches qu'il aurait condamnées. Il s'agit de bien se connaître pour ne pas être dupe de son propre statut. Il s'agit aussi, selon Jacques Bouveresse, de distinguer cette démarche « *de la réflexivité narcissique de l'anthropologie postmoderne.* »¹⁸

■ L'écriture de terrain comme un anti-héroïsme de l'écriture

Voilà finalement une écriture du renoncement. Renoncement au réflexe si médiatique de l'interprétation psycho-philosophique. Renoncement au plaisir de l'esthétisation de l'expérience. Renoncement à une certaine paresse très contemporaine qui dispense de citer avec exactitude et de lire les textes avec précision. Renonce-

¹¹ Loïc WACQUANT, *Corps et âme, Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Agone, Marseille, 2000, pp. 70-71

¹² Alban Bensa, « L'exclu de la famille, La parenté selon Pierre Bourdieu », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°150, p.20.

¹³ En formation dans une des plus « prestigieuses » écoles françaises de journalisme, François Ruffin a vécu de l'intérieur le calvaire de l'apprentissage professionnel d'un « petit soldat de l'information ». Il décrit notamment le vide des journées, le néant de la réflexion et la misère de l'écriture médiatique. Voir François RUFFIN, *Les petits Soldats du journalisme*, Édition des Arènes, 2002

¹⁴ Alban BELSA, « L'exclu de la famille, ... », *art. cit.*

¹⁵ Pierre BOURDIEU, « L'objectivation participante », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°150, p.43-58.

¹⁶ Jacques BOUVERESSE, *Bourdieu, savant et politique*, *id. cit.*, p.163

¹⁷ *Ibid.*, p.176

¹⁸ *Ibid.*, p.165

ment à une véritable complaisance de l'expression littéraire qui permet à des *intellectuels de parodie* d'écrire tout et son contraire selon le stupéfiant modèle journalistique. Renoncement à l'auteur et à l'artiste comme une forme aboutie du héros moderne possesseur des vérités du temps.

Toutes ces valeurs renvoient à un certain culte du prestige omniprésent dans le champ de l'écriture et de la littérature. Au début du 20^e siècle, l'écrivain Robert Musil les avait pris pour cible dans sa réflexion critique sur le monde contemporain. Selon Jacques Bouveresse, il se « *méfie particulièrement du culte et de la mythologie de l'exception héroïque, et il refuse de considérer le poète, selon une conception malheureusement trop répandue et qui est, en pratique, une incitation à l'irresponsabilité, comme un homme d'exception dans ce sens-là : il n'est, dit-il, homme d'exception que pour autant qu'il est l'homme qui prête attention aux exceptions.* »¹⁹

Proclamer l'écriture de terrain comme un anti-héroïsme de l'écriture, c'est croire à la possibilité de réunir les conditions de l'objectivité. Il faut croire aux vertus des données exactes comme un contrepoids aux pseudo-théories (*médiologie* en tête, dans l'obscur sillage de Régis Debray...) qui font passer les considérations mythologiques pour de nouvelles sciences.²⁰

Voilà l'espoir que nous apporte l'austère réalité de l'écriture : l'apprentissage de l'observation et de l'imagination exacte, la précision du regard et la modestie de la phrase, l'oubli de soi et l'écoute non simulée. Est-il encore possible de reconquérir des valeurs aussi dépassées ? C'est en tout cas un effort de résistance à la prétendue modernité qu'il est urgent de renforcer pour faire grandir en nous la bravoure des anti-héros de l'écriture.

■ Hervé MOËLO

♦ « Ma vieille voulait me tenir à l'écart de tout ça. Elle ne voulait pas que je sois au courant de tout ça. Je pense que c'est ce qu'elle appelait me protéger mais moi il fallait que je sois là où il se passait quelque chose. Elle pensait qu'il fallait que je reste tranquille à lire à la maison comme le faisait Ed et que, comme ça, je ferais mon chemin dans l'Amérique nègre, mais je ne l'entendais pas de cette oreille. Comment aurais-je pu me retrouver un jour en tête de l'action si je restais bien tranquille chez moi avec un livre ? Pour rester aux commandes, il faut se trouver dans la rue. (...) C'est dans la rue que j'ai appris à prendre la parole et pas en lisant les histoires de Dick et de Jane au Zoo et toutes ces conneries... »

in *Marginales 2, Rap Brown, Crève sale nègre, crève !*, Grasset, 1970 (voir présentation p.15)

¹⁹ Jacques BOUVERESSE, *La Voix de l'âme et les chemins de l'esprit, Dix études sur Robert Musil*, collection Liber, Le Seuil, 2001, p.22

²⁰ Voir Jacques BOUVERESSE, *Philosophie, mythologie et pseudo-science - Wittgenstein lecteur de Freud*, Éditions de l'éclat, Nîmes, 1991